

## Éclats de vie

Lorsqu'elle ouvrit le carton du lot numéro cinq, qu'elle venait d'acheter à la vente aux enchères sans en connaître le contenu, Faustine découvrit avec surprise deux anciens portefeuilles en crocodile avec fermoirs en laiton, un carnet en cuir usagé, rempli de notes écrites en langue étrangère et une bouteille de vin rouge millésimé dont l'étiquette avait beaucoup souffert.

Elle réussit à déchiffrer « Condrieu » et la surprise se mua en confusion de souvenirs et de pensées brouillonnes. Surprise et, malgré tout, surtout, déception.

L'an passé, pour la commémoration d'Allah-win et du passage de la graphie de tous les savoirs en abjad, elle avait acquit le carton numéro treize, le plus convoité, celui qui honore le mieux les événements du deuxième vendredi du onzième mois. Dedans, des peignes à mascara, qu'on peut recycler pour polliniser, puisque les insectes se raréfient pour le faire. Et des aiguilles et des pelotes de mohair, assez pour qu'elle se tricote sa burqa d'hiver, la beige, couleur des veuves sans enfants.

Dans l'éclat de miroir brisé calé au-dessus des bûches embrasées, malgré les ombres mouvantes, malgré ce voile trop épais, dénoué, enlevé, rejeté sur le dos de la chaise, Faustine trouva ses traits plus fanés que d'habitude, ses iris plus gris, sa chevelure poivre et sel teinte au henné plus terne, et les ridules de la quarantaine plus marquées, comme si l'absence d'amour traçait des sillons promis à rester durablement stériles et profonds. Comme un champ de bataille perdue d'avance.

Depuis la conflagration nucléaire entre Chine, Indes et Russie, depuis la naissance des califats américains, la mondialisation se généralise sans journaux pour la commenter, sans utopie pour inspirer d'autres choix. Mondialisation ? Un culte exclusif et un sabir unique, mélange d'anglais et d'idiomes divers. L'humanité, soumise, partout, aux pandémies, aux tsunamis, sans médicaments, sans électricité, sans eau courante, sans ordinateur, sans pétrole, sans téléphone, sans musique, sans avions, sans ours polaire, sans abeille, sans lion, sans porc, l'humanité régresse lentement, tombant sans fin du sommet de la chaîne alimentaire.

Elle s'égarait dans l'évocation, par flashes, par bribes, de ce tourbillon, de cette décroissance, de cette décadence, de ces mots qu'il était dangereux d'employer en public. Elle

s'éparpillait, au delà du miroir, immobile, présente mais lointaine.

Le trouble indéfini de Faustine guidait ses doigts hésitants. Jusqu'au contact.

Elle se demanda comment avait-on pu caresser, palper, transporter, dans sa poche, presque contre l'épiderme, quelque chose contenu dans la peau d'un animal mis à mort pour être contenant. Malgré les frissons de répulsion, elle écarta les boules en laiton pour ouvrir les deux objets couverts d'écailles reptiliennes.

Interdite, elle n'osa même pas toucher les billets intacts, non froissés, comme neufs, une dizaine avec la tête de Cézanne dans l'un, et une vingtaine, avec celle d'Eiffel dans l'autre. Des francs du millénaire passé ! Elle reposa le tout sur la table, lentement, délicatement, au cas où le papier-monnaie, dans le courant d'air glacial de la salle commune, s'émietterait. Faustine, l'esprit toujours embarrassé par quelque chose qui se muait en intuition informulée, se plaça plus près de l'âtre, parce que le crépuscule n'offrait plus assez de lumière pour lire les lignes manuscrites du carnet extrait du carton des enchères.

Elle jeta un dernier regard sur l'horizon, à travers la fenêtre où fleurirait le givre avec la nuit. Elle s'apaisa en pensant à la paix de la nuit noire à venir, elle se sut enfin soulagée : la meute de loups, croisée en chemin, avait basculé derrière l'horizon, dans la forêt qui avait déjà couvert les ruines de ses feuilles mortes. Le silence n'était plus menace.

Elle ferma brièvement les yeux sur sa peur, en pensant à cette immense place de terre battue, cernée par les campements adossés aux menhirs. Juste assez de zones, délimitées à la craie, gardés par les miliciens de la bonne pratique et du bien vivre ensemble, pour les comités divers et les particuliers venus de toute la province.

Quelle organisation, cette foire annuelle du recyclage ! Quelle aventure aussi, cette dispersion des objets mystérieux extraits de la zone contaminée ! Des objets-surprises, vendus emballés, cachés, à modifier à domicile, pour qu'ils servent au futur sans rien rappeler du passé, conformément à la loi. Une prise de risques supervisée par la police de la consommation, avant, pendant, après.

Elle avait surenchéri sur un producteur d'artichauts, elle avait obtenu ce carton contre l'équivalent de son poids en tomates : le jardin de Faustine était plutôt généreux, cette année.

Elle se souvint du commissaire-priseur, chauve, bedonnant, péremptoire, vulgaire,

haranguant la foule : « *Quand on achète, on troque, quand on vend, on échange, les objets valent moins que la nourriture terrestre* ». Le discours officiel, comme d'habitude. Il était bien content, lui, comme tous les fonctionnaires, qu'il y ait ainsi des rituels pour qu'il prélève assez de denrées, et puisse vivre sans remuer la terre polluée, revancharde, si pingre à donner quoique soit de comestible.

Elle avait contenu sa colère et même un soupir de lassitude, comme tous les plus jeunes de l'assemblée. Subir, sans cesse, les rappels du nouveau vocabulaire du nouvel ordre social, c'était harassant pour le moral, à la fin : comme s'il y avait encore beaucoup de vieillards ayant connu, enfants, le temps de la monnaie et des cartes bancaires dictant la valeur de tout ! Par réflexe, elle caressa son collier constitué de pièces percées, bicolores, de deux euros.

Elle prit son courage et le carnet de cuir à deux mains, il fallait qu'elle en ait le cœur net : cette écriture étrangère, oui, c'était du français, la langue de son père, la langue interdite qu'il lui avait pourtant appris à lire, à comprendre, à reproduire, à traduire, partout où la censure et les gardiens de l'orthodoxie ne sévissaient pas.

Et cette écriture...

« *Faust, tu sais, c'est le poing dressé en Allemagne. Faustine ? Mais, fiston, fais le... Non, je ne dis pas Méphistophélès... je dis : fais le, fais le ! Ça sent la jeunesse, l'impératrice romaine, la tragédie, l'opéra, mais, surtout, ça rime avec Blédine ou Phosphatine, des choses qu'on donnait à manger aux bébés, jadis, pour qu'ils grandissent vite. Oui, si c'est une fille... fais le, fais le !* »

Faustine prit une profonde inspiration pour ne plus trembler de tous ses membres, ne plus entendre, dans sa tête, la voix de son géniteur lui raconter le premier jour de sa vie. Oui, le grand-père paternel avait encouragé son fils pour qu'elle soit affligée de ce prénom qu'elle n'utilisait plus, ni en public, ni en privé, depuis... depuis la première foire du recyclage, peut-être ?

Oui, quelle que soit l'intensité de son émoi, elle devait lire les pages manuscrites de cet aïeul :

« (...) *J'aime ranger. Ce n'est pas une manie, juste un fond de caractère. La survivance d'une éducation rigoureuse. D'une mère au foyer, inflexible.*

*Là-haut, je voulais libérer de l'espace. Pour la future chambre. Une mansarde à*

*l'ancienne, pour un bébé nouveau, qui n'y viendrait qu'un peu, plus tard. Ça méritait quand même de la peinture pastel, du papier doux, une moquette sur le plancher. Avant tout, du nettoyage. Avant même l'aspirateur : du déplacement d'objets.*

*Si l'on m'avait donné le choix entre plusieurs univers parallèles, j'aurais investi celui dont le respect des choses était la règle première. Un monde où l'empilement témoignerait de l'histoire individuelle, de la généalogie. Un monde qui n'oublierait rien parce qu'il ne détruirait rien. Mais je sais maintenant, dans ma chair, que ce n'est pas l'univers où j'existe.*

*J'ai déplacé mon grand-père, du moins son uniforme tout entier, avec le raccommodage du trou de la baïonnette, entre la clavicule et les décorations, et même, sous la housse opaque, les plis du dernier repassage, pour son dernier anniversaire d'Armistice. Grand-père, c'était novembre qui mouillait la vieille toile de ses joues. Et qui avait trempé celle de cette vareuse, mise à sécher là-haut, sous les ardoises de notre bâtisse familiale. Je sais, grâce à lui, qu'un homme a toujours le droit de pleurer, parce que la chaleur de son toit peut tout essorer.*

*D'ailleurs, mes larmes sèchent au fur et à mesure qu'elles affleurent sur mes cils grillés. Là-haut, j'ai déplacé le rameau de buis de son enterrement, qui est resté si longtemps, parfumé, sur la commode bancale, veuve d'un tiers de ses tiroirs. Puis son casque de combat, qu'on se disputait, avec mon frère, pour chercher les œufs, dans le poulailler. Comme son képi, pour jouer au gendarme et au voleur. Pieuses reliques, escamotées à notre adolescence et préservées par grand-mère, malgré nos amusements de chenapans.*

*J'ai déplacé les tiroirs, dépecés, découpés, convertis en casiers pour ses bobines de fils, les embouchoirs de ses petites bottines, et son chapeau de paille enrubanné, et son dernier fauteuil en velours qui grince : lentement, pour que la poussière ne s'enlève pas. Grand-mère disait : « la poussière est le suaire de l'oubli, ne la chasse que pour faire du neuf, ne la remue pas sans but, il y a tant à faire dans une vie. » Elle a disparu très vite, après lui. Un accident. Une glissade, sur la berge du fleuve où elle scrutait la surface de l'eau qui ne reflétait rien que le temps qui passe. Une glissade, involontaire C'est du moins ce qu'il faut croire.*

*Là-haut, je remuais, mon objectif se précisait. De l'autre côté de la colline, la grossesse de ma bru n'a que cinq mois : mon ex-futur premier locataire (merci l'échographie !), mon futur premier petit-fils n'a pas encore choisi le papier-peint de la sous-pente que je voulais convertir pour ses premières nuits ici. J'espère qu'il va vivre quand même. J'espère que la colline a suffi à préserver l'abri qu'est le corps de sa mère.*

*J'ai déplacé les vieux pantins articulés en bois, et toutes les ficelles emmêlées, que notre père nouait, juste avec deux doigts, pour réparer, magique, quand il rentrait de ses longs voyages de prospecteur médical. C'est son service militaire dans la marine qui subsiste dans ces nœuds.*

*J'ai déplacé le train électrique, les cubes en bois, le jeu de sept familles, et toutes les disputes avec ce petit frère qui cassait tout, qui ne rangeait rien et qui me manque tant. Son Fougas s'est écrasé dans le Lubéron ; à peine adulte, il voulait devenir spationaute, piloter des Mirages et même rendre à la Perse son empereur, et même défendre Kaboul des chars d'assaut soviétiques et même marcher au pas, devant le château de l'Empéri, en tête de sa promotion de quatre-vingt chevaliers du ciel qui l'ont moins pleuré, tous, que moi.*

*J'ai déplacé le landau de notre fils, qui aurait dû être son filleul, et la chaise haute en bois, repeinte pour lui, de laquelle mon frère a pris son premier envol, en futur parachutiste, malgré les sangles que ma mère serrait. Il a gardé la cicatrice de cette chute mémorable, juste sous la fossette de son sourire espiègle, je la vois encore, le matin, dans la buée du rasage de nos jeunes barbes : la fossette de mon frère... et de mon fils aussi.*

*J'ai déplacé les piles de cahiers d'écritures et de dessins : plusieurs générations de bâtons, de lignes, de frises, de pleins et de déliés. Et toutes les exclamations enjouées, maternelles, qui félicitent les artistes en herbe et leurs ongles cernés de couleurs. J'ai même retrouvé les boîtes de cachou avec des dents de lait et je me suis dit que la petite souris, sévère petite mère, avait quand même un cœur gros comme ça, quand elle se cachait dans la salle de bain, qu'elle préparait l'offrande et que le miroir captait son sourire attendri.*

*J'ai déplacé nos relevés de banque, nos valises, nos déguisements de réveillons, avec leurs boules de naphthaline, nos abat-jours en laine, bref, toute notre période insouciante, où mes parents nous ont donné cette maison trop vaste. Leur appartement, en ville, a du résister. Sauf les baies vitrées. J'ai déplacé les panneaux en merisier des meubles démontés de ta défunte mère. Mes albums de timbres et ceux de ton défunt père, que je gardais pour la retraite.*

*Les tresses d'ail que tu as ramenées de Bretagne. Les cagettes avec trompettes de la mort qui séchaient depuis octobre, à l'abri, sous des feuilles de journal. Avec des titres et des photographies sans couleur, papier jauni, fripé, froissé, craquant comme de l'hostie, quand, par mégarde, une de tes coloquintes roulait dessus.*

*Même le miroir, très vite remis là-haut, à cause de la superstition, et jamais brisé, faute de visages à réfléchir, de rides à trahir.*

*J'ai déplacé les noix, les fleurs de tournesol dont les graines tombaient toutes seules. Le vieux poste à lampes, une varlope, un manche de faux, « courbe comme une scoliose de femme alanguie ! », murmurait mon père en répétant, rêveur, les paroles de son père.*

*Là-haut, les souvenirs sentaient le foin. La mansarde dégagée, baignée par le soleil froid tombé du chien assis, gardait au sol des traces d'objets et mes piétinements. La place était vide. Tout autour, le passé, autrement empilé, était intact. De la lavande séchée s'était glissée jusque dans la boîte de photographies, comme s'il s'agissait d'un trousseau.*

*J'ai descendu les clichés –sur papier brillant, avec des bords blancs, dentelés, des poses timides, des raies au milieu des chevelures, des souliers vernis, de la vraie neige épaisse, des cannes à pêche au bord du Rhône -, je les ai posés près de l'ordinateur. J'ai scanné. Toi, par-dessus mon épaule, les mains gantées par la pâte à bugnes, tu me dictais les noms, les dates, parce que tu as toujours mieux su que moi t'y retrouver dans l'arbre généalogique de ma famille. Tu n'étais guère favorable à ce que je brûle tout ce papier passé, lourds de sels d'argent, mais quand tu as constaté la qualité des agrandissements nés de l'imprimante, tu m'as embrassé : « C'est formidable de donner un nouveau support au temps qui dévore tout. Avec un peu de chance, même dans les siècles suivants, avec une disquette, ils pourront se reconnaître dans le sourire de leurs aïeux. Va, brûle. »*

*Je suis descendu vers la chaudière à bois. Le long de l'escalier de pierre qui plonge dans la cave, j'avais aménagé des étagères de brique, pour classer les confitures, les bocaux de conserves et tout ce que le jardin offre, et tout ce que les recettes de nos mères permettent de stériliser. « On peut avoir la guerre ! », répétais-tu en riant, quand ces réserves en verrine ne laissaient pas même une place aux araignées.*

*Même sur la dernière marche, je t'entendais fredonner. Et je sentais presque la fleur d'oranger, le sucre glace, chaque fois que tu plongeais une noix de pâte toute molle dans la friture. Je devinais ton impatience de voir ce jeune couple qui nous prolonge, là-bas, derrière la colline. Ils*

*vivent un peu à l'écart de cette zone industrielle qui a rattrapé notre village et qui jouxte notre vieille maison de pierre. Ils vivent, j'espère.*

*J'aimais ranger cette maison qui servait jadis d'octroi pour entrer en Dauphiné. Tu t'es penchée, en haut des marches, et tu as dit, au milieu des crépitements qui me faisaient saliver : « je ferme la porte, pour que l'odeur d'huile n'empuante pas tout ».*

*J'ai contourné le vieux casier à bouteilles, mal calé depuis toujours, et l'établi, avec les mâchoires ouvertes de l'étau et le capharnaüm des outils de jardin à dérouiller et des ciseaux, des limes, des rabots utilisés pour remettre en état le berceau en bois.*

*Et l'enfer était là. Ce n'était pas l'explosion de la chaudière, ça venait du haut, de dehors.*

*Je ne suis pas mort. Je suis peut-être un figurant du film, avec Serrault, Piccoli, Trintignant. Je ne me souviens plus de tous les acteurs. Juste du train, à l'abri dans le tunnel. Et du chasseur carbonisé, statue noire, dans la forêt détruite. Malville ? Le titre ?*

*Je suis allongé, sur le dos. Ce qui m'a tiré de l'évanouissement, c'est peut-être le liquide, sur les dalles de la cave, dans lequel je baigne. Ce n'est pas mon sang, ça pue. Du vin, bien sûr. Le casier est fracassé, près de moi. Le verre brisé m'a sans doute entaillé le visage. Non, c'est la sueur. Ou la lympe. Quand on survit à l'incendie, il paraît que tout le corps pleure son eau, comme ça. Comme moi.*

*Non, ce qui pue, c'est la cataracte de confitures et de viandes mêlées qui ruisselle des bocaux en verre dont les couvercles ont sauté. A travers les fissures du hourdis, je vois le ciel enfumé. Je suis sourd, sûrement. Je ne t'entends plus chanter. Je n'entends plus rien, juste mes tempes dans lesquelles mon cœur bat. Je devine ce que fut le dernier souffle de mon frère.*

*Il y avait des tonneaux, ici, que mon grand-père nettoyait avec un morceau de soufre embrasé. Et des pots en grès que ma grand-mère alsacienne remplissait de chou et de saumure pour d'inénarrables repas de fête. Ça sent tout ça.*

*Ce n'est pas la guerre, nous n'avons plus d'ennemi, depuis que l'ONU a vaincu l'EI. Non, c'est l'usine voisine, je reconnais maintenant ce qui m'arrache la gorge et détruit les muqueuses de mon nez.*

*Dis-moi, mon amour, toi qui arrives parmi les anges, avec un beau saladier plein de merveilles, d'oreillettes, de beignets pour offrir aux séraphins venus des cimetières de toutes nos provinces, dis moi si je vais attendre longtemps, avec cette lame de faux et cette pierre à aiguiser sur lesquelles je suis tombé. Dis-moi si tout ce désordre de mort a un but. Dis-moi que tu ne*

*souffres plus pour que je ne souffre pas.*

*Dis-moi que nous sommes cendres mêlées et que je survis, quelques secondes encore, quelques secondes seulement, pour vite t'apporter des instants supplémentaires de notre paradis commun, humble, terrestre.*

*J'ai bougé la tête. Je le peux : il suffisait qu'atlas, ma vertèbre préférée, celle qui me permettait de faire le tour du monde d'un simple mouvement circulaire, accepte. Au ras de mon visage, il y a mon visage. Je ne peux plus rien mouvoir, atlas refuse et mes paupières ne se ferment pas.*

*Dans le chaos tombé du grenier, un éclat du miroir s'est fiché là. Se fiche de moi. A l'exacte distance qui m'autorise à tout voir. Mon reflet, ni trouble, ni mort, ni propre... Mes traits dessinent en rouge et noir une caricature de moi.*

*Tu étais là, au-dessus, et je suis avec moi, avec moi seulement. J'ai toujours eu tant besoin de ton regard pour exister. Je suis là, griffé, balaféré, renversé, en vrac, je ne peux échapper à moi-même, à chacune des blessures intérieures que je connais derrière chaque ride, chaque égratignure. Je ne peux mourir. Ni crier, ni supplier. Vivre ? (...) »*

Les yeux en larmes, le cœur en révolution, la tête saturée de mots et de noms propres qui ne signifiaient rien pour elle, elle repoussa le carnet, elle ne pouvait plus lire dans la pénombre rougie par les braises. Il s'était trompé, son grand-père, et l'échographie aussi : elle était une fille, promise au viol, à la polygamie, condamnée maintenant au deuil à perpétuité, une fille et non un garçon, et lui, il n'était pas mort des suites d'une explosion d'usine mais, plus tard, d'une implosion de civilisation. Il avait tout faux. Se libérer du traumatisme sans avoir agi pour l'éviter, pour l'anticiper, en témoigner, complaisamment, se repaître de mortifications, de larmoiements, sans résilience, cacher les mots et l'argent pour que l'héritage puisse servir : comme s'il y avait encore quelque chose à valoriser des larmes et des erreurs d'hier et d'avant-hier !

Sa rage s'estompe. De même les derniers vestiges du crépuscule sur le potager et les pieds de tomate desséchés par le gel.

Elle pleure sans bruit, une tristesse infinie jusqu'au creux du ventre, le manque de caresses des personnes aimées, sans doute. Ou la faim qui la tenaille déjà.

Ce carton, lot numéro cinq, comme tous les autres, provient de la zone interdite et lui livre, outre le pécule inutilisable de l'aïeul, l'histoire intacte, par écrit, que son père lui murmurait, par



épisode, chaque fois qu'elle lui rendait visite en prison. La version originale, pathétique et dérisoire. L'histoire sans majuscule des générations passées, l'histoire dont il ne faut plus parler, la fin d'une civilisation, d'une hégémonie, raciale, économique et religieuse ? Non, juste l'événement initial, dans le sillon rhodanien, la catastrophe première, derrière laquelle toutes les autres se sont enclenchées.

Par quel hasard ce carton a-t-il pu sortir du camp où les irradiés trient les objets du temps de la croissance, du temps du gaspillage et de la genèse de la sixième extinction massive des espèces vivantes ? Un signe divin ?

Elle se mord les lèvres. Elle s'est promis de ne jamais faillir, de ne jamais succomber à l'endoctrinement, de s'en tenir à l'enseignement clandestin de son père disparu : « *le ciel est vide* ». Elle se récite les paroles apprises par cœur, les paroles d'une chanson, mythique, plus interdite encore que toutes les autres. Celle de Souchon, pour se conforter dans cette certitude paternelle, familiale, qui répond affirmativement au refrain : « *et si en plus le ciel était vide ...* ».

Dans les autres boîtes numérotées, est-ce qu'il y a, est-ce qu'il y aura d'autres carnets, d'autres pièces du puzzle égaré du récit de son ascendance ? D'autres qu'il faudrait acheter, aux prochaines foires du recyclage ? D'autres éléments précieux pour comprendre le présent ? Précieux au point de se les approprier, de ne jamais les remettre sur le marché, de ne pas les transformer, trop chères reliques ? Même contre de la nourriture, pour survivre ?

Des billets, encore, qu'on peut émietter sur les labours dans l'espoir que l'encre nocive influe moins que la chlorophylle récupérée ?

Des livres aussi ? Transmis de génération en génération ? De Goethe ? Des partitions de musique ? Celles de Berlioz, Schumann, Wagner, Liszt, Mahler, Stravinski ?

Des gens sans visage dont il fredonnait, son père, les mélodies pour qu'elle s'en souvienne, des gens qui ont inlassablement recréé Faust, puis, à travers la musique qui n'était pas encore interdite, des fantômes qui ont inspiré le goût de son père pour ce prénom de jeunesse éternelle, d'âme damnée, d'âme sauvée ?

Faustine hésite : admettre le monde post-apocalyptique tel qu'il est, sans aucune nostalgie pour le passé pathogène et mortifère ? Ou... Ou transformer ce monde moribond en lui redonnant du sens ?

Elle avance jusqu'à l'âtre, avec portefeuilles et carnet. Elle saisit la bouteille, brise le goulot

contre un chenet, verse le contenu sur le foyer. Ça sent, ça fume, ça grésille, comme un rite païen d'avant toutes les religions révélées et consignées par des livres prétendument sacrés. Un rite expiatoire, libérateur ? Elle a envie, soudain, d'exister par elle-même, pour elle-même.

Tout en serrant sur sa poitrine le papier et la mémoire des siècles passés -à consumer, à consommer ?-, elle fixe l'éclat de psyché posé contre le manteau de la cheminée.

Puis, doucement, elle entonne, en français, l'air des bijoux de Gounod : « *ah! Je ris de me voir si belle en ce miroir... !* »